60e ANNEE (6e SÉRIE) N° 22 1er JUIN 1950

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres tous les jeudis*

**Mgr A. ROZIER**
*Protonotaire apostolique ad instar participantium*
**Directeur**

**Mgr F.-M. CATHERINET**
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
**Codirecteur**

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Un plaidoyer espagnol. — II. L'Espagne durant la guerre. — III. Le Taoïsme. — IV. Misère, famine et terreur en Chine. — V. L'heure décisive pour le Japon. — VI. Huit millions de communistes à convertir, en Italie. — VII. Deux grandes cérémonies de l'Année Sainte. — VIII. Jean Monnet, commissaire au Plan. — IX. Le marais Vernier. — X. Le bon vin de France. — XI. Expérience paroissiale de vie liturgique. — XII. Deux tracts récents.

I

Le Bureau d'Information diplomatique de Madrid, a édité, en 1949, un document intitulé : *L'Espagne et les Accusations de l'O. N. U.* Il y a là un plaidoyer en 75 p. in-4°, qui mérite d'être lu et médité. Nous sommes de ceux qui s'étonnent que l'Espagne soit, pour ainsi dire, mise en quarantaine par les nations dites démocratiques, qu'elle soit repoussée de la Société de peuples réunis à l'O. N. U., alors que la Russie totalitaire, la Russie communiste, matérialiste et athée, la Russie où la liberté n'est qu'un mot, l'être humain qu'un rouage de machine, la dignité de la personne un objet de dédain, et que plusieurs des pays « satellites » de la Russie, gémissant sous une tyrannie étrangère intolérable, comptent cependant au nombre des membres de cette association mondiale. Il nous est, en particulier, difficile de comprendre que la France où les catholiques constituent un nombre non négligeable de citoyens, participe à cette hostilité à l'Espagne.

Le plaidoyer espagnol que nous allons analyser sommairement porte un caractère de dignité altière qui ne peut que le rendre sympathique.

« Face à cette grêle de calomnies — des ennemis de l'Espagne — y lisons-nous, il est possible que les Espagnols n'aient pas répondu avec la même tenacité et la même force, parce qu'*il n'est pas dans le fier caractère espagnol de s'abaisser à la lutte inégale de la vérité nue et concrète contre la répétition incessante d'un mensonge protéiforme, multiforme, changeant et venimeux.* »

Quelles sont donc les accusations portées à l'O. N.U., contre l'Espagne ? Elles sont formulées dans un texte adopté en décembre 1946 :

1° Par l'origine, la nature, la structure et la conduite générale, le régime de Franco est un régime fasciste, modelé sur ceux de l'Allemagne nazie d'Hitler et de l'Italie de Mussolini, et établi en grande partie grâce à leur aide.

2° Pendant la Guerre, l'Espagne apporta une aide efficace à l'Axe, notamment par la « division bleue » qui combattit contre la Russie, et par l'occupation de Tanger.

3° Franco a eu un rôle coupable dans la conspiration pour faire la guerre contre les pays qui, au cours de la Guerre mondiale, se coalisèrent avec les nations unies.

En somme, nous avons deux choses à examiner : le régime de Franco, le rôle de l'Espagne durant la dernière guerre.

Sur le premier point, notre document cite la réponse déjà faite par un publiciste espagnol :

« A l'accusation, que l'on répète contre l'Espagne avec une terrible monotonie, l'illustre écrivain espagnol Jacinto Benavente a répondu avec une courageuse insolence, dans un article publié par le journal madrilène « *A B C* » sous le titre : « *Fasciste ? Et alors ?* »

Que signifie ce mot de « fasciste » ? Pour un communiste, le fascisme commence immédiatement à la droite du parti unique ! Un socialiste est un fasciste. Un radical est un fasciste. Un démocrate-chrétien est un fasciste. A plus forte raison, un gaulliste est un fasciste. Allons-nous nous laisser jeter de la poudre aux yeux par les pires ennemis de la liberté et de la démocratie ? Allons-nous accepter une définition communiste du fascisme ? prendre « la paille des mots » pour « le grain des choses » ? Ce mot de fascisme ne signifie rien, s'il ne signifie une atteinte à la dignité de l'être humain, s'il n'est synonyme de « totalitarisme ». Mais où donc est le totalitarisme, sur la planète ? Suffira-t-il d'arborer la dénomination de « démocratie populaire », pour que la Russie, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, etc... la Chine de Mao Tsé-Toung cessent d'être des Etats totalitaires où toute justice est foulée aux pieds ? Et si l'on parle des prisons espagnoles, cela fera-t-il oublier les camps de concentration soviétiques, les procès pour « espionnage » ou « sabotage », les condamnations d'un cardinal Mindszenty et de tant d'autres ?

On objecte que l'Espagne est sous le joug de « la Phalange ». Notre document répond en citant cette proclamation du fondateur de la Phalange, José Antonio Primo de Rivera, le 19 mai 1935 :

« ...Et cette dictature communiste doit nous faire horreur à nous autres Européens, occidentaux, chrétiens, parce qu'elle est bien, elle, la terrible négation de l'homme ; cela est bien l'absorption de l'homme dans une immense masse amorphe, où se perd l'individualité, où se dilue le revêtement corporel de chaque âme individuelle et éternelle. Notez bien que c'est pour cela que nous sommes antimarxistes : nous sommes antimarxistes, parce que nous fait horreur, comme il fait horreur à tout occidental, à tout chrétien, à tout Européen, patron ou prolétaire, le fait d'être comme un animal inférieur dans une fourmillière. »

Si donc le parti phalangiste était l'unique parti toléré en Espagne, nous aurions encore le droit de discuter sur son programme et de le préférer au régime du parti unique en vigueur en pays communiste. Après tout, cela ne regarderait que les Espagnols. Et il serait injuste, et assez pharisaïque, de refuser toutes relations avec l'Espagne, pour une raison qui s'appliquerait avec cent fois plus de force, à la Russie et aux autres pays d'obédience communiste.

Mais cela même est hors de cause. L'Espagne n'est pas un pays à parti unique ; la « Phalange » n'est pas toute l'Espagne de Franco et ne l'a jamais été. M. Hayes, ambassadeur des Etats - Unis en Espagne de 1942 à 1945, l'a établi nettement dans son livre récent : *Mission de guerre en Espagne* :

« Très rapidement, je découvris et je vérifiai que le régime espagnol du général Franco n'était pas du tout une unité. Il s'agissait réellement d'une coalition gouvernementale... Le gouvernement espagnol était constitué généralement par cinq phalangistes et six autres personnes : deux traditionnalistes, deux monarchistes libéraux et deux indépendants. Tel était l'équilibre que le général Franco paraissait vouloir conserver. ».

Objectera-t-on : pourquoi n'y a-t-il pas d'élections en Espagne ? Une réponse serait facile : il y a des élections en Russie, en Yougo-Slavie et ailleurs, et non seulement il y en a, mais les gouvernements totalitaires, en ces pays, obtiennent des majorités auprès desquelles celles de nos pays démocratiques font pauvre figure : en Angleterre, près de la moitié des électeurs viennent de voter contre le gouvernement travailliste. En Amérique, les démocrates ne l'ont emporté sur les républicains que par un pourcentage assez faible. En Russie, au contraire — triomphe de la démocratie ! — c'est par 100 % des voix et des électeurs inscrits que le régime est approuvé, acclamé, plébiscité ! Est-ce cela que devrait nous offrir le régime Franco, pour trouver grâce aux yeux des « démocrates » ? Il fait appel du reste au referendum du 6 juillet 1947, qui donna 14 millions de « oui » sur 17 millions d'électeurs ; il fait appel aussi aux élections municipales de 1948. S'il se refuse à faire, pour le moment, des élections parlementaires, c'est, nous dit-on, parce que les ravages de la guerre civile ne sont pas encore entièrement guéris, et parce que l'Espagne a vu, chez elle, une *minorité* de gauche, en octobre 1934, susciter une guerre qui n'avait aucun appui dans les élections de la même année.

Pour ce qui est des libertés essentielles, la Constitution espagnole actuelle comporte l'article suivant :

« L'Etat espagnol proclame comme principe directeur de ses actes le respect de la dignité, de l'intégrité et de la liberté de la personne, comme porteuse de valeurs éternelles et membre d'une communauté nationale, titulaire de devoirs et de droits, dont il garantit l'exercice pour le bien commun. »

Déclaration de principes qui sonne bien, qui a de la dignité, de la vérité. Quant à la mise en pratique, c'est affaire aux Espagnols de s'en louer ou de s'en plaindre ; nous constatons toutefois que les prophéties suivant lesquelles le peuple espagnol est toujours à la veille de se soulever contre son gouvernement ne semblent pas se réaliser très vite. Nous constatons aussi que le régime franquiste ne saurait être comparé en fait de rigueur policière à un régime communiste quel qu'il soit ; et lorsque nous parlons de « rideau de fer » ou même de « rideau de bambou », ce n'est pas à l'Espagne que cela nous fait penser.

## II

Venons-en à l'attitude de l'Espagne durant la guerre. Une chose est certaine, d'abord, c'est que l'Espagne n'a pas fait la guerre, est restée neutre, n'a pas ouvert son territoire aux troupes hitlériennes, a su prendre une attitude qui, au total, fut plus utile aux alliés qu'à l'Axe. Notre document se plaint de ce que l'on n'a pas observé envers l'Espagne les critères qui ont servi pour les autres pays neutres, tels que la Suisse et la Suède, notamment.

Quelle fut l'opinion, sur cette neutralité de l'Espagne : 1° de l'Angleterre et 2° de l'Allemagne ? Voici de qu'en disent les textes cités par le plaidoyer que nous analysons :

En premier lieu, l'Angleterre. Le 2 octobre 1941, le duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne à Londres, à la suite d'un déjeuner auquel il avait convié « les plus hauts dirigeants britanniques », adressait à Madrid le télégramme suivant :

« Aujourd'hui ont déjeuné à notre ambassade Churchill, Eden, l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid — c'était Samuel Hoare — et d'autres personnes. Dans conversations, Premier ministre (Churchill) me dit que son désir était que l'Espagne soit de plus en plus prospère et forte, que si l'Angleterre gagne la guerre, ce qui pour lui n'offre pas le moindre doute, *la France lui devra beaucoup et elle à la France, rien* — (c'est nous qui soulignons) —. Aussi l'Angleterre sera-t-elle en situation de faire pression forte et définitive pour que la France satisfasse juste revendication de l'Espagne dans le nord de l'Afrique. Selon lui, *l'Italie restera comme la France, fortement diminuée, ce qui fournira à l'Espagne l'occasion d'être la puissance la plus forte de la Méditerranée, où elle pourra compter sur l'aide décidée de l'Angleterre.* — (C'est encore nous qui soulignons). — Nous sommes décidés, ajouta-t-il (Churchill) à aider l'Espagne en tout ; nous demandons seulement que l'Espagne ne laisse pas passer les Allemands par son territoire. »

A cette date et d'après ce texte, l'Angleterre se regarde comme entièrement déliée de toute obligation envers la France, comme si la France ne s'était pas battue pour la cause commune ! Et l'Angleterre promet à l'Espagne de l'aider à devenir la première puissance méditerranéenne. La seule condition qu'elle pose : ne pas ouvrir son territoire aux troupes allemandes. L'Espagne a tenu la condition. Même si « la division bleue » et l'occupation de Tanger n'avaient servi qu'à endormir Hitler et à obtenir, en contre-partie, son respect de la neutralité espagnole, peut-on penser que cela aurait été payé trop cher ? Sur ce point les Américains ne sont pas d'une autre opinion que les Anglais. Leur ambassadeur en Espagne, M. Hayes, a écrit, à propos des instructions qu'il avait reçues de Roosevelt :

« Je devais savoir *la grande importance* qu'il attachait *à maintenir l'Espagne neutre* et en dehors de la guerre et à la persuader de résister avec la force la plus grande possible contre toute tentative de l'Axe d'envahir et d'occuper la péninsule. »

On pourrait, avec notre document, multiplier les

citations de ce genre. Churchill écrit dans ses récents *Mémoires*, au sujet de Franco :

« Il ne pensa jamais à témoigner de la reconnaissance à Hitler ou à Mussolini, pour leur aide, et, d'autre part, il ne garda pas rancune à l'Angleterre pour l'hostilité de nos partis de gauche. »

Franco ne regardait que l'intérêt de son pays. Déjà saignée par une guerre civile effroyable, l'Espagne avait surtout besoin de paix. Elle pouvait réparer ses ruines en vendant ses marchandises aux belligérants, sans distinction de partis et elle le fit.

Détail peu connu et curieux : parmi les projets qui furent étudiés chez les Alliés, pour prendre pied en Europe, il y aurait eu un plan qui prévoyait le passage, *de gré ou de force, par l'Espagne*. Ce projet communiqué à l'Angleterre par Harry Hopkins, fut approuvé par elle, le 31 janvier 1944, et ensuite proposé à la Russie. Ce fut cette dernière qui le repoussa par un télégramme, que cite notre document, en date du 7 février 1944. Il fallut s'en tenir au projet de descente en Normandie !

Voici maintenant l'opinion allemande sur l'attitude du gouvernement espagnol. Ici aussi les textes abondent et, tous, ils traduisent le mécontentement d'Hitler. En publiant les *Papiers diplomatiques de Ciano*, l'écrivain anglais Malcolm Maggeridge, en a résumé le contenu, en ce qui concerne l'Espagne, dans les termes suivants :

« Le général Jodl — il le déclara ainsi à Nuremberg — en analysant les revers allemands dans la guerre, présentait comme un grand désastre le refus de Franco de consentir au passage des troupes allemandes à travers l'Espagne et d'entreprendre la conquête de Gibraltar. Sans doute est-ce une circonstance pleine d'ironie qu'au moment où les Russes apportaient aux Allemands une précieuse assistance pour gagner la guerre... Franco avait la responsabilité de mettre sur leur chemin un obstacle important et peut-être décisif. Malgré tout, quelques années plus tard, on considérait l'Espagne comme un paria, parmi les nations « libres » et la Russie comme un des piliers des quatre libertés et de la charte de l'Atlantique. Cette curieuse évolution peut très bien produire de la confusion chez les historiens futurs, quand ils compareront les négociations de Hitler avec le gouvernement russe, entre août 1939 et juin 1941, et ses négociations avec Franco comme elles sont décrites dans les documents de Ciano. »

De fait, il est sûr qu'Hitler ne décolérait pas contre Franco. A son Quartier général, le 23 août 1941, il faisait à Mussolini, venu en visite, des réflexions qui sont résumées de la façon suivante, dans les *Papiers Ciano* :

« Le Führer s'est exprimé en termes amers au regard de l'Espagne et a affirmé que ce pays lui a causé une véritable déception. Il y a, dans le Jura français, une montagne semblable à celle de Gibraltar et sur laquelle les spécialistes allemands se sont exercés avec efficacité. Si, en janvier ou en février — 1941 — Franco avait su prendre une décision, les mortiers spéciaux de 620 se seraient comportés splendidement contre Gibraltar, avec la puissance explosive extraordinaire de leurs projectiles de 2.000 kilos. »

On peut donc dire que si l'Espagne est restée neutre, ce n'est pas faute d'avoir été sollicitée par l'Axe, ni d'avoir subi la plus forte tentation que l'on pût essayer pour l'entraîner : la récupération de Gibraltar. On comprend que Cordell Hull, en publiant ses *Mémoires*, en 1948, ait pu énumérer « dix-huit résultats » de sa politique de ménagements et de promesses envers l'Espagne. Naturellement, il attribue ces « dix-huit résultats » à sa prudence et à son habileté diplomatique. Il n'en reste pas moins que Franco a su le comprendre, et que Cordell Hull, se félicitant de son succès auprès de lui, a pu écrire :

« Cela contraste avec la crainte nourrie, de façon presque générale, en 1940, *à l'exception du département d'Etat*, que le général Franco pourrait, à n'importe quel moment, lancer l'Espagne dans la guerre au côté de l'Axe. »

Concluons : les historiens qui voudront échapper à la regrettable partialité de nos contemporains, envers l'Espagne, ne manqueront pas de preuves pour rectifier les jugements en cours aujourd'hui.

III

La Revue *Hommes et Mondes* d'avril 1950 nous donne une étude posthume d'Henri Maspéro sur une religion bien peu connue : le *Taoïsme*, que les Chinois eux-mêmes ont à peu près oubliée. L'étude est précédée d'une notice émouvante sur son auteur.

Gaston Maspéro (1846 - 1916), fut l'un des grands maîtres de l'égyptologie en France et dans le monde, et son fils Henri Maspéro, né à Paris, en 1883, fut de bonne heure spécialisé dans l'étude de la *Chine ancienne*. Il a publié en 1927 un livre sur ce sujet et avec ce titre même. Il était professeur au Collège de France, depuis 1920. Le 28 juillet 1944, il devait présider la séance hebdomadaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, on l'attendit en vain. Il avait été arrêté, le matin même, par les Allemands, en représailles d'un coup de main exécuté par son fils aîné. Déporté à Buchenwald — le sinistre camp de la mort — il y périt d'inanition, le 17 mars 1945, à 62 ans.

On va publier ses *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*. Les pages résumées ici sont une brève synthèse de ses recherches sur le Taoïsme.

On admet communément que le Taoïsme eut pour fondateur *Lao-Tseu*. Ce nom voisine dans les mémoires avec celui de Confucius. En réalité Lao-Tseu n'est ni le nom du fondateur du taoïsme ni même le nom propre d'un homme : il signifie simplement « le Vieux-Maître ». Le taoïsme apparut aux derniers siècles avant l'ère chrétienne. Lao-Tseu et Tchouang-Tseu furent ses maîtres les plus illustres. L'œuvre de Lao-Tseu — le *Tao-tœ-king* — livre fait de petits paragraphes sans lien et sans ordre, de réflexions morales, d'élans religieux, de préceptes politiques et de théories métaphysiques, « est presque entièrement incompréhensible, aujourd'hui que sont perdues les explications orales qui, à l'origine, en accompagnaient l'enseignement ».

Le taoïsme, après des débuts difficiles, eut un succès prodigieux dans l'empire des Han et atteignit son apogée du IVe au VIIe siècle. Mais au VIIe siècle, la paix des T'ang, succédant à une ère d'ébullition religieuse et politique, ramena le confucianisme, doctrine empreinte d'ordre et de raison. Le taoïsme perdit peu à peu de son emprise sur les masses et finit par n'être plus qu'une religion de moines et un culte de sorciers. Malgré l'éclat de certains de ses représentants, « il commença dès lors la longue décadence qui devait l'amener à son état moribond d'aujourd'hui. »

Pour le décrire, il faut donc le prendre au temps de son triomphe, du IVe au VIIe siècle.

Le Taoïsme est une religion de salut qui se propose de conduire les fidèles à la Vie éternelle, ou pour traduire littéralement l'expression chinoise, à la Longue-Vie ; et cette Longue-Vie qui ne doit pas avoir de fin n'est pas une immortalité spirituelle, mais une immortalité matérielle du corps lui-même. »

Chez les Grecs on distinguait entre Esprit et Matière. Chez les Chinois, cette distinction demeura trop sommaire pour faire prédominer le concept d'âme sur celui du corps.

« Tout Chinois, en effet, a deux groupes d'âmes : trois âmes supérieures, *houen*, et sept inférieures, *p'o* ; et une des croyances courantes était que, ces deux groupes se séparant à la mort, les *p'o* restent avec le cadavre dans la tombe, tandis que les *houen* vont aux Prisons de la Terre, aux Geôles-Sombres, pays souterrain des morts, près des Sources-Jaunes, où le dieu du Sol et ses subordonnés les gardent jalousement, au sein de la Nuit-Eternelle. »

Cette conception des âmes multiples rendait impossible la réalisation du salut, en partant de l'idée d'âme. Le corps, au contraire, pour un Chinois, est le *siège de l'unité* de l'homme — juste le contraire de ce que nous pensons ! Pour un Chinois, le salut personnel devait donc être une promesse d'immortalité corporelle. Pour les Taoïstes, « c'est la conservation du corps vivant qui resta toujours le moyen normal d'acquérir l'immortalité ; c'est lui qu'il s'agit de prolonger ou plutôt de remplacer peu à peu, au cours de la vie, par un corps immortel. »

Mais la chose n'était pas facile : les Taoïstes mouraient comme les autres. La mort était un fait brutal, inévitable, irréfutable. Il fallut recourir à une interprétation de la mort. L'interprétation taoïste fut que, « pour ne pas porter le trouble dans la société humaine, où la mort est un événement normal, celui qui devenait immortel se donnait l'air de mourir. »

On croyait donc à son immortalité, en dépit des apparences. La mort du croyant était une fausse mort.

« Ce qui était mis dans le cercueil, c'était une épée ou une canne à laquelle il avait donné toutes les apparences d'un cadavre ; le vrai corps était parti vivre parmi les Immortels. »

Mais comment obtenir ce privilège du salut ? Il y avait pour cela bien des moyens. Mais ils étaient à la fois nombreux, compliqués et coûteux. Et comme le Taoïsme voulait se donner pour une doctrine de salut pour tous, il aboutissait à une distinction pratique, qui était la suivante : 1° les *Adeptes taoïques* — analogues aux « parfaits » du catharisme — qui réussissaient à passer directement à l'immortalité, par leurs propres efforts — et 2° le *Peuple taoïque*, ceux qui n'avaient pas fait le nécessaire pour obtenir l'immortalité, mais que leur adhésion au taoïsme suffisait à promouvoir, dans le monde des morts, au rôle de fonctionnaires infernaux, et que leurs descendants pouvaient tirer des Geôles-Sombres et sauver, par des cérémonies appropriées.

« En enterrant, à trois pieds de profondeur, la nuit, en plein air, quelques pieds de soie de couleur et un sceau talismanique en métal (dix pieds et un dragon en or, pour les grands, cinq pieds et un dragon en fer et en pierres de cinq couleurs, pour les gens du peuple) on donnait au défunt de quoi se racheter auprès des divinités infernales, et, au bout de 32 ans, il était relâché : ses os se recouvraient de chair, il reprenait son corps et sortait du tombeau, pour aller au Paradis des Immortels. »

En somme, il passait par une sorte de purgatoire. Mais chez les taoïstes, il y avait des cérémonies capables de faire sortir même des enfers des âmes des ancêtres.

Revenons cependant aux *adeptes* proprement dits. Pour eux, la vie pure et l'assiduité aux offices ne suffisaient pas. Il leur fallait des vertus plus hautes et des œuvres sortant de l'ordinaire ; nous dirions : des vertus *héroïques*. Ces adeptes seraient donc analogues à nos « saints ». Tout n'est pas absurde en effet, dans ces croyances, et il s'y trouve un étonnant mélange d'intuitions justes et profondes et de pratiques enfantines et grotesques. En dehors de la foi chrétienne ce mélange se retrouve dans toutes les grandes constructions théologiques et philosophiques de l'histoire humaine ! Pour les adeptes donc, « les exercices religieux devaient être poussés jusqu'à la méditation et à la contemplation ». Mais, en outre, la nécessité de « transformer le corps imposait des techniques physiologiques variées, diététique, contrôle de la respiration, alchimie. »

Voici, à titre d'exemple, comment on nous décrit la vie d'un saint du Taoïsme, Tcheou Yi-chan :

« Tout jeune, il aimait la méditation. Chaque jour, au lever du soleil, il se tenait tourné vers l'est, et, s'étant rincé la bouche, il avalait sa salive et aspirait l'air plus de cent fois, puis il saluait deux fois le soleil. Le premier du mois, le matin, il allait se promener au marché, le long des rues, sur les places, et quand il voyait des pauvres et des affamés, il enlevait ses habits et les leur donnait. Une année qu'il y eut une grande sécheresse et la famine, et que le boisseau de riz atteignit le prix de 10.000 pièces de monnaie, en sorte que les routes étaient couvertes d'affamés, il épuisa sa fortune, il ruina sa famille pour venir en aide à leur détresse ; et il le fit en secret, si bien que les gens ne savaient pas que c'était de lui que venaient ces dons généreux. »

Bien des traits, ici, rappellent la sainteté chrétienne. Les fidèles admiraient ces exemples sans les imiter. La pauvreté volontaire et la charité envers les pauvres étaient en grand honneur chez les Taoïstes. Mais voici des puérilités : on avait codifié les actes bons et mauvais et indiqué des sanctions pour ces derniers :

« Celui qui a commis 120 péchés tombe malade : pour 190, il contracte une maladie épidémique ; pour 820, un mal qui rend aveugle et sourd ; pour 1.080, il mourra de mort violente ; pour 1.600, il n'aura pas de descendance ; pour 1.800 le malheur se répand sur cinq générations. »

Nous n'entrerons pas, avec notre auteur, dans le détail des pratiques taoïstes. Qu'il suffise de dire que « en face du Confucianisme, pour qui l'homme n'est qu'un rouage du corps social, *le Taoïsme créait la morale individuelle et la religion personnelle*. » Mais cette religion s'embarrassa « d'un problème adventice, celui de la conservation du corps, qui prit une place prépondérante et l'encombra de pratiques innombrables, minutieuses et fastidieuses, qui finirent par rebuter les meilleurs esprits, rejetant les plus positifs au Confucianisme et les plus religieux au Bouddhisme. »

## IV

Nous ne quitterons pas la Chine sans donner quelques nouvelles de ce qui s'y passe actuellement. En son n° du 8 avril 1950, l'Agence *Fides* intitule un paragraphe : « *Ce qu'est la vie sous le régime communiste, dans la Chine du Nord* ».

Le tableau est sombre :

« La Chine du nord, y lisons-nous, connaît aujourd'hui les pires heures de son histoire. Trois mots peuvent résumer la tragique situation dans laquelle elle se trouve : famine, misère, terreur. »

La famine est effrayante. Des millions de personnes en sont atteintes. On pourrait croire que la guerre, la sécheresse et les inondations suffisent à expliquer cette détresse. Pas du tout. La disette a une autre cause.

« Aujourd'hui, d'innombrables Chinois sont en train de mourir de faim parce que les produits de première nécessité : riz, maïs, soja, etc. sont réquisitionnés et envoyés en Russie. »

Ainsi, non seulement la Russie ne vient pas en aide au malheureux peuple chinois, mais elle contribue à l'affamer. Les réquisitions sont implacables et il est pratiquement impossible de s'y soustraire. Un contrôle despotique et sanglant s'exerce dans les campagnes.

La misère, elle aussi, ne cesse de grandir. Elle tient non seulement à la famine, mais à la chute de la monnaie. La devise chinoise n'a plus qu'un cours artificiel, et le gouvernement n'a rien fait pour la relever. Quand elle est tombée à 50.000 dollars chinois pour un dollar américain, il s'est borné, d'autorité, à ramener la différence à 500 pour un. Et il a répété cette opération, qui ne trompe personne, autant de fois qu'il a été nécessaire, sans se soucier des ruines qu'un tel procédé doit entraîner. En Chine du nord, il n'y a que les fonctionnaires, quels qu'ils soient, qui profitent de cette mesure. On les paie en effet en monnaie ainsi réhabilitée artificiellement, tandis que les impôts sont perçus de façon à ruiner ceux qui ont quelque chose.

Cette tragique situation ne semble pas devoir s'améliorer avant longtemps. Les dirigeants communistes en effet ont, pour la plupart, mené, depuis 25 ans, une vie d'aventures, aux côtés de Mao Tsé-Toung, errant par bandes d'une forêt à l'autre, et rien ne les a préparés à prendre les leviers de commande, dans des ministères d'importance capitale, tels que ceux des Finances, du Ravitaillement, de l'Economie politique, etc. Pour pallier à cette carence, des milliers de conseillers russes ont fait leur apparition, dans le pays. Il y a parmi eux des civils et des militaires. Ils occupent les postes les plus divers et naturellement se font fort bien payer. Les chauffeurs des hauts personnages communistes chinois sont des Russes, dont le salaire atteint le chiffre fantastique de 600 dollars américains par mois, soit 210.000 francs — près de deux millions et demi par an.

Dans ces conditions, on ne sera pas surpris d'apprendre que le régime nouveau est abhorré de la grande masse du peuple. Il ne saurait donc se maintenir que par la terreur. Elle règne, grâce à des *tribunaux populaires* permettant de se débarrasser des suspects et de liquider les opposants.

« Sur une estrade faite de quatre ou cinq tables superposées, l'accusé se tient debout. Souvent, en plein hiver, quand le froid est glacial, on l'expose complètement nu ou, pire encore, recouvert d'une chemise mouillée qui rapidement se gèle sur lui. Dans cet état le malheureux est contraint de faire une confession publique. Celle-ci achevée, l'estrade est renversée d'un coup de pied et la victime s'écroule sur le sol où elle est assommée à coups de bâton, par le peloton d'exécution souvent composé de jeunes filles de 16 à 20 ans, cruelles et sadiques comme de jeunes tigresses. »

Quel tableau dantesque ! Quelles visions d'apocalypse ! En vérité, dès que l'on tourne les regards vers les régions où règne le communisme, c'est pour éprouver des sentiments d'horreur et d'épouvante !

Conclusion de l'article :

« Dans de telles conditions, on comprend le morne désespoir du peuple chinois, qui ne sait plus à qui se fier. Pour lui, le monde entier — de la Russie qui le dépouille à l'Angleterre, qui a reconnu le régime de ses bourreaux — n'est qu'une immense corruption, dont il est la victime affamée et mourante. »

Les suicides se multiplient, au sein du peuple chinois. D'autres, en grand nombre, se tournent vers l'Eglise catholique. « La fidélité des chrétiens à leur foi, le dévouement des prêtres chinois, et le courage des missionnaires étrangers, qui ont voulu rester sur place pour partager leurs souffrances, sont autant de signes auxquels, avec leur finesse instinctive, ils ont reconnu la Vérité. »

On signale enfin qu'en Mandchourie, les missionnaires de Moukden s'efforcent de se procurer par le travail manuel une maigre subsistance. Un certain nombre d'entre eux se sont groupés pour fabriquer des cordes en paille tressée. Les religieuses chinoises ont monté une petite fabrique pour la confection des chaussures en caoutchouc. Elles écoulent leur marchandise sur le marché local. Dans un district, on a appris aux enfants de l'orphelinat catholique à fabriquer des allumettes et cette industrie contribue à donner du pain à 70 orphelins.

## V

De Chine, dirigeons-nous, pour quelques minutes vers le Japon. Nous avons sous les yeux un numéro de l'intéressante revue *Missi*, de décembre 1949. Ses premières pages, fort bien illustrées, sont consacrées au quatrième centenaire de l'évangélisation de saint François-Xavier, au Japon. Ce centenaire a été célébré dans l'empire nippon avec une ferveur prodigieuse et les cérémonies n'ont pas soulevé moins d'enthousiasme chez les païens que chez les chrétiens. Et ce fait suggère de graves et passionnantes questions. Que va devenir le Japon ? Vers quelle voie va-t-il s'orienter ? C'est un Japonais, François-Xavier Tsuchiya qui essaie de répondre dans *Missi*, sous ce titre : *L'Heure décisive pour le Japon*.

Actuellement, la situation est la suivante : en gros, 80 millions de païens et seulement 130.000 catholiques ! Et pourtant, François-Xavier, à son arrivée dans le pays, en 1549, se montrait optimiste. Après une expérience de deux ans et malgré l'insuccès apparent de ses efforts, cet optimisme persistait.

Dans la suite, il y eut des persécutions sanglantes, des martyrs, et, chose grave, l'expulsion

des étrangers. Malgré cela, durant trois siècles, sans secours, sans direction, les chrétiens convertis par saint François-Xavier et ses successeurs surent maintenir intacte leur foi : « exemple unique, je crois, dans l'histoire de l'Eglise », dit avec fierté notre auteur.

Mais les temps ont changé. Le Japon ne profita pas, dans son ensemble, de l'heure de grâce, il y a quatre cents ans. Aujourd'hui, une nouvelle heure de grâce se présente. Comme le dit notre article : « Nous autres, Japonais, à cette période cruciale de notre histoire, l'espérance nous soulève. »

Il faut se rappeler que le Japon a beaucoup souffert, depuis la guerre. L'amertume et l'humiliation de la défaite, le poids de l'occupation, les privations dans le ravitaillement, les labeurs et difficultés de la reconstruction. Tout cela, nous l'avons connu et nous pouvons comprendre, en partie tout au moins, ce qu'il en est au Japon. Mais il est touchant d'entendre notre auteur déclarer :

« au sein même de la souffrance est caché un immense bienfait : des difficultés multiples, économiques, scolaires, démographiques et même alimentaires se posent : mais tout cela est extérieur ; il faut aller plus profond. »

« Durant des siècles, le peuple japonais a eu comme idéal, et même comme foi religieuse, la prospérité de sa patrie. L'Empereur était son suprême législateur et comme son Dieu. Vers cet idéal, il dirigeait toute sa vie. A cet idéal, il se sacrifiait totalement. Du soldat qui combattait pour son Empereur, jusqu'à l'étudiant au collège et à la femme à son foyer, tous offraient avec enthousiasme leur effort et leur vie pour l'Empereur et pour le pays. Leur patriotisme était une foi. »

Mais lorsque, en 1945, le 15 août, l'Empereur fit connaître à son peuple qu'il avait décidé de se rendre sans conditions, l'idéal japonais reçut un choc si violent qu'il en resta désagrégé. Avec lui, disparurent la fierté et l'enthousiasme chez l'individu comme dans la masse. Le doute, le désarroi se déchaînèrent. « La vie perdit son sens ».

« Le grand problème se posa alors au peuple japonais : « Existe-t-il un Dieu, et, s'il existe, où est-il ? »

Cela indique à la fois la profondeur de la catastrophe et la vigueur d'intelligence de la race. L'événement devait, à tout prix, être expliqué, commenté, interprété, pour être admis. Deux réponses se présentèrent : croyance en Dieu ou négation de Dieu, spiritualisme ou matérialisme, et pratiquement : foi chrétienne ou communisme.

En ce moment, le peuple japonais vacille : il est à la croisée des chemins. De quel côté va-t-il se tourner ? La lutte des bons et des mauvais anges, qui se livre par toute la terre, est spécialement visible au Japon. Pour Dieu ou contre Dieu ! Pas de tiers parti, pas de neutralité possible.

« Les souffrances et les désillusions d'après-guerre sont un terrain tout préparé pour la propagande matérialiste. Par contre, le bon sens populaire et les traditions spiritualistes des Japonais peuvent aisément se tourner en sentiment religieux. »

Mais en cette heure décisive, aucune voix autorisée ne monte de la part des dirigeants japonais, pour appeler la nation à son choix décisif.

« L'immense majorité de notre peuple est là, tel un troupeau sans pasteur. »

Notre auteur est convaincu que « l'heure de Dieu a vraiment sonné ». Matérialisme marxiste ou catholicisme, telle est l'alternative. « L'avenir du Japon est en train de se décider ».

Un autre article de la même Revue donne quelques précisions sur les perspectives immédiates. On avait parlé d'une conversion massive du Japon. Mais à y regarder de près, « on imagine difficilement cette entrée en masse dans l'Eglise ». Comment, en effet, instruire ces foules immenses ? N'oublions pas qu'il s'agit d'un peuple de 80 millions d'habitants — deux fois la population de la France. Actuellement, les missionnaires ne suffisent même pas pour ceux qui demandent le baptême. Exemple, dans un collège de jésuites, à Yokosuka, on compte 200 élèves. Sur ce nombre, 30 ont été baptisés dans le cours de l'année dernière. Environ une soixantaine sont à l'instruction. Comment les suivre ? Comment recevoir leurs parents, dont plusieurs ont demandé aussi l'instruction religieuse ? Pour cela, il faut allez chez eux. Or, une visite à domicile, au Japon, est soumise à des conditions méticuleuses : rituel de réceptions, politesses raffinées, tasse de thé obligatoire, adieux prolongés. En supposant que l'on puisse visiter une famille par jour, durant la semaine, et pendant un an de catéchisme, combien cela fera-t-il de familles par an ! Pourquoi ne pas réunir plusieurs familles à la fois ? Réponse : où les réunir ? Impossible à cause de la cérémonie obligatoire du thé et du rituel des visites !

Les jésuites du Japon au nombre de 120 ont tenu une réunion à Tokio, 70 d'entre eux y ont pris part. Cette réunion avait envisagé l'évangélisation globale par radio. Mais la radio est actuellement sous contrôle américain. On a préféré y renoncer. On pensa alors à des conférences catéchistiques. Cinq jésuites y furent affectés. Le nombre des auditeurs ne cessait de croître. Mais les conférenciers durent être affectés, l'un après l'autre, à d'autres tâches tout aussi urgentes !

« Si nous avions 20 prêtres à Hiroshima, dit notre article, nous aurions immédiatement 20 paroisses, tant les Japonais sont avides de vérités religieuses. »

Mais si la moisson est grande, les ouvriers manquent. Et voici, en conclusion, cette déclaration du Supérieur des jésuites au Japon :

« Quant à la situation religieuse au Japon, dit-il dans la même Revue, on peut l'envisager avec optimisme, bien qu'il ne faille pas s'attendre à un déferlement de conversions. Les vocations sont nombreuses, par exemple dans le séminaire régional de Tokio — pour le nord du Japon — qui groupe les candidats au sacerdoce, il y avait, en 1946, 30 séminaristes : ils sont plus de 100 en 1949. Parmi eux, un certain nombre d'universitaires. C'est dire la qualité des recrues. L'Université catholique de Tokio groupe environ 1000 étudiants, dans ses diverses facultés de littérature, philosophie, histoire, théologie, commerce et économie. Des cours spéciaux sont donnés à un public plus large sur la philosophie et la théologie: ils attirent environ 400 auditeurs fidèles, dont plus de la moitié ont passé des examens. »

Bon indice : le *Digest catholique* en japonais tire à 150.000 exemplaires, alors qu'il n'y a que 130.000 catholiques dans le pays. Il y a donc un mouvement intense d'idées, une germination en cours. Que nos prières obtiennent du Maître de la Moisson une rapide et abondante maturation de tant de promesses !

Le souci de faire entendre toutes les voix nous invite toutefois à traduire pour nos lecteurs un court article de la Revue italienne : *Unione Cooperatori Apostolato Stampa* « Union des Coopérateurs de l'Apostolat par la Presse », de novembre-décembre 1949 : sous le titre « Pas de géant ». Selon cet article, les missionnaires du Japon font connaître que le christianisme fait là-bas des pas de géant. Le général Mac Arthur, commandant suprême des forces américaines au Japon, a dit :

« Je crois que d'ici à dix ans ce pays sera chrétien. Sans doute, tous ne se convertiront pas, mais au moins la majorité des Japonais aura appris à penser et à agir d'une manière chrétienne. »

Si ce pronostic se réalise, il y a lieu d'espérer de grandes choses : penser et agir en chrétiens ! Nous ne demandons rien de plus à nos baptisés d'Occident !

## VI

Puisque nous sommes sur le terrain des grandes espérances et des vastes champs d'évangélisation, restons-y, tout en changeant de pays. Tous les catholiques de l'univers ont relevé avec ferveur le mot du Souverain Pontife définissant l'Année Sainte : l'année du grand Retour et l'année du grand Pardon. Nul ne sera surpris qu'en parlant de la sorte, le pape ait songé en première ligne à sa propre patrie, à l'Italie, actuellement si divisée. si troublée, si frémissante. A l'appel du Père des fidèles, une véritable croisade s'est organisée. La revue espagnole *Ecclesia* du 13 février 1950, en parlait sous le long titre que voici : « Les forces catholiques d'Italie organisent une gigantesque attaque contre le communisme : trois millions de propagandistes le combattront avec tous les moyens de la propagande moderne : la fin de cette mobilisation est de démasquer le communisme et de faire que huit millions d'Italiens reviennent à Dieu, en cette année du grand Retour. »

Notons tout de suite que, dans cette croisade, il ne sera fait appel qu'à la charité, à l'amour, à la conviction ardente, à la foi, à la prière. Les catholiques italiens ont compris la gravité de la situation dans leur patrie. Ils savent bien que le communisme a conquis des millions de leurs frères, mais que cette conquête n'est qu'une escroquerie et une duperie. A l'appel du Souverain Pontife, ils entendent mettre l'accent sur le problème essentiel : « *Avec le Christ ou contre le Christ !* »

Dans cette gigantesque bataille des âmes, voici, à grands traits, comment se présentent les deux adversaires : le parti communiste italien contient environ 10 % d'extrémistes de gauche, formant les intellectuels du parti, c'est-à-dire les fanatiques du marxisme, pour employer les expressions d'*Ecclesia*. Ceux-là vivent leur communisme à la manière d'une foi religieuse. On compte d'autre part 10 % d'extrême droite du même parti : des opportunistes ou arrivistes, qui n'ont aucune conviction, mais qui « misent » sur ce cheval, parce qu'ils croient que c'est le gagnant de la course actuelle, dans le monde.

La conversion de ces deux groupes est très difficile, pour des raisons diverses, celle des premiers, parce qu'ils sont figés dans leurs idées matérialistes, celle des seconds, parce qu'ils ne regardent que leur intérêt et ne sont attentifs qu'à leurs calculs politiques. Mais il reste de 60 à 80 % de soi-disant communistes, qui ne se sont engagés dans la voie mauvaise, que par désespoir, par mécontentement, par désir de justice sociale et d'amélioration de leur sort. On a calculé que sur l'ensemble des communistes italiens, il y a 75 % d'anticléricaux, qui reprochent au clergé d'être opposé aux intérêts ouvriers et, ajoutent-ils, de ne pas travailler, il y a 60 % d'ennemis de la papauté, mais seulement 30 % d'ennemis de l'Eglise catholique comme telle et 3 % d'athées complets.

La croisade engagée par les catholiques italiens vise à ressaisir les hésitants, les ignorants, les aigris, les mécontents, tous ceux qui font en cachette le signe de la croix, dès qu'il leur arrive un malheur ou une menace de péril, tous ceux qui n'ont pas étouffé en eux la voix de Dieu. On estime leur nombre à huit millions, et le meilleur remède à leur hostilité est l'apaisement de leurs justes revendications sociales. Mais il faut y ajouter un apostolat intensif. La campagne a été confiée par le pape à l'Action catholique italienne, qui compte 3 millions de membres, et qui est dirigée par le professeur Louis Gedda, président des Jeunes. Rien n'a été laissé au hasard, dans cette puissante et vaste offensive. Les 2.500 dirigeants de l'Action catholique ont reçu des directives toutes pénétrées de l'esprit de l'Evangile. Ce que l'on veut obtenir, c'est ce « grand Retour » et ce « grand Pardon », qui est le programme de l'Année Sainte. Il faut donc éclairer, instruire, réfuter l'erreur, faire briller l'éternelle vérité du Christ. Une phalange de missionnaires est engagée dans cette lutte mémorable. Ils ont tenu à Rome un Congrès préparatoire du 31 janvier au 2 février et ils y ont traité tous les thèmes de l'art oratoire sacré à l'heure actuelle, sous la direction de l'*Institut de Doxologie*, c'est-à-dire de l'Institut qui se donne pour but la connaissance de l'opinion populaire et qui fait partie de l'*Université internationale « pro Deo »* Prêtres séculiers, religieux dominicains, franciscains, capucins, etc., ils ont mis au point les grandes lignes des méthodes à employer pour nos auditoires populaires, spécialement dans les pays les plus atteints par le communisme. Au premier rang de ces prédicateurs on remarquait « le fameux P. Lombardi », dont notre article parle en ces termes :

« Sa figure et son attitude en face des communistes sont bien connues du monde entier. C'est le reflet exact de l'attitude de l'Eglise envers les pauvres égarés. Dans sa voix on entend un tel écho de sa conviction intérieure et de son amour pour les ennemis qu'il est impossible qu'il n'en reste pas trace profonde au sein de son auditoire. »

C'est lui qui a prêché en tout Rome, la croisade de la Bonté, en décembre dernier, avec un prodigieux succès. Ses sermons prononcés à la place de Venise étaient reproduits à la fois, dans toutes les églises de la Ville éternelle, par haut-parleurs. C'est lui qui parcourt l'Italie à la recherche d'auditoires communistes, réfutant les principes de l'athéisme matérialiste et prêchant le pur Evangile de la fraternité et de l'amour.

Aux renseignements contenus dans l'article que nous venons de résumer, nous joindrons ceux que nous avons pu recueillir sur place, au cours d'un

récent pélerinage du Jubilé. Le mouvement d'évangélisation en Italie est puissamment aidé par deux Congrégations nouvelles, qui se sont donné comme but l'Apostolat par la Presse, le Cinéma, la Radio, la télévision. L'idée essentielle du pieux fondateur, dom Alberione, que nous avons pu entretenir, à Rome, est de tourner vers Dieu toutes les découvertes modernes. Il a créé, pour cela, en 1914, les *Fils de St-Paul*, puis en 1915, les *Filles de St-Paul*. Ces deux instituts complémentaires se sont propagés — le second surtout — avec une prodigieuse rapidité, puisque les Filles de St-Paul ne comptent pas moins de 85 maisons en Italie, après 35 ans d'existence.

Nous avons visité leurs puissantes imprimeries, leurs librairies catholiques ; nous les avons vus à l'œuvre, à Rome, à Florence, Gênes, Bologne, Milan, Grottaferrata, Sienne. Dans cette dernière ville, les Filles de St-Paul avaient organisé la veille, dimanche des Rameaux, une *Journée de l'Evangile*. Deux par deux, les Sœurs avaient porté le livre des Evangiles de maison en maison, grimpant les étages, abordant les passagers dans les rues et les places, et proposant à tous l'acquisition du saint Evangile en langue italienne. Et le dimanche des Rameaux, une foule immense remplissait la magnifique et vaste cathédrale, et tous les fidèles élevaient sur leur tête le livre des Evangiles, en promettant de le lire et d'en faire le livre du foyer, tandis que l'archevêque les haranguait et les bénissait.

Des journées de cette sorte ont eu lieu, dans toute l'Italie. Plus de deux millions d'exemplaires de l'Evangile ont ainsi été distribués. La semence est jetée en terre. Il reste qu'elle lève abondamment. La même société des Fils et des Filles de St-Paul édite des journaux très répandus : *Orizzonti — Horizons*, qui tire à 90.000 — *Domenica — Dimanche*, à 80.000 — *Famigliæ cristiana — Famille chrétienne*, à 120.000, sans parler de plusieurs autres de moindre tirage.

L'action catholique, à laquelle Fils et Filles de St-Paul prêtent leur concours le plus ardent, édite, de son côté, *Vie nostre* : « *Nos Voies* », dont le titre répond à la principale publication communiste : *Vie nuove*, « *Voies nouvelles* ».

Fils et Filles de St-Paul ont essaimé en divers pays : Amérique du nord et du sud, Chine, Japon, Suisse, Espagne, Portugal, Angleterre, Irlande, Pologne. La France a une maison de Fils de St-Paul à Nogent-sur-Marne, et deux maisons de Filles de St-Paul, à Lyon-Villeurbanne et Marseille. Elles n'attendent que d'avoir trouvé des vocations sur place, pour développer cet apostolat intense, par la diffusion de l'Evangile, des bons livres et des bons films, qui est leur caractéristique. Nous avons sous les yeux l'un des derniers tracts écrits et publiés en italien. Il est intitulé : *Prions pour nos frères communistes*, et l'on y trouve, en 40 pages, tout l'esprit de charité et de dévouement de l'institut.

## VII

En liaison avec ce puissant mouvement d'apostolat, l'Année Sainte poursuit sa marche qui ne cesse de prendre davantage de majesté et d'ampleur. De tous les pays de l'univers, les pèlerins affluent. Ce qui caractérise cet immense concours d'êtres humains, c'est — en face des divisions, des haines, des angoisses qui sont la marque de ce temps — une magnifique unanimité dans la foi et dans la fraternité. Ayant été le témoin des incessantes arrivées de pèlerins, de leur ferveur, de leurs prières, de leur enthousiasme, au cours de la Semaine Sainte et surtout au grand jour de Pâques, nous ne pouvons assez dire l'émotion dont l'on se sent étreint, en se trouvant au sein de cette multitude de toute race et de toute langue, parmi les souvenirs et les monuments les plus sacrés de l'histoire chrétienne, et en vivant intensément de la vie du Corps mystique du Christ, au centre même de la catholicité. Cette catholicité, on la touche du doigt, on la voit de ses yeux, on en saisit la réalité sublime. On comprend la splendeur de l'idéal exprimé par le Sauveur en ce mot que l'on voudrait tant voir entrer dans les faits : *Un seul troupeau, un seul Pasteur !* La discordance même des paroles, des chants en langue vulgaire, des prières proférées par les divers groupes de visiteurs du Jubilé, ajoute un poids à la démonstration. Comme le disait un vieux pèlerin français : « *C'est une émouvante cacophonie !* » Ainsi dût être la première Pentecôte, alors que les habitants de Jérusalem entendaient les apôtres louant Dieu et prêchant la résurrection du Christ, en toute langue connue.

Parmi les cérémonies les plus saillantes qui ne cessent de se succéder, nous n'en signalerons que deux. La première, des 25 et 26 mars derniers, est décrite par la *Civiltà cattolica* du 15 avril 1950. Le 25 mars en effet, dans l'après-midi, fut porté en procession à la basilique de St-Pierre, le Crucifix de St-Marcel, tenu en grande vénération par le peuple de Rome, depuis le XVI^e^ siècle. D'après un vieux Guide de Rome pour l'Année Sainte, édité en 1652, cette église avait été érigée par une noble dame romaine, qui y possédait la maison dite de Lucina, en l'honneur du pape saint Marcel (308-309), qui, sur l'ordre de Maxence, y avait été enfermé, dans une écurie de chevaux et qui y mourut. Cette église, dont la première mention remonte à 499, est un titre cardinalice. Elle a sa façade sur le Corso, depuis sa reconstruction au XVI^e^ siècle. Elle fut détruite entièrement, par un incendie, dans la nuit du 22 au 23 mai 1519. Mais au milieu des ruines, seul le crucifix resta miraculeusement intact, et la lampe qui brûlait devant ne fut même pas éteinte, précise notre vieux Guide.

On profita de l'accident pour reconstruire l'édifice sur un plan perfectionné et c'est alors que sa façade fut tournée vers le Corso, comme elle l'est actuellement. En 1522, le même crucifix de Saint-Marcel fut porté processionnellement dans les divers quartiers de la ville que désolait une de ces « pestes » dont parlent tant de textes de l'époque, dans toute l'Europe. Et on lui attribua la cessation du fléau.

Le 25 mars donc, comme il avait été fait en d'autres années saintes, le crucifix traversa Rome, en un long cortège de pénitence.

« Des centaines d'Associations religieuses, avec leurs bannières, écrit la *Civiltà*, y prirent part, se grossissant en cours de route de Confréries, d'Ordres religieux, de séminaires internationaux, du Collège des Curés de Rome. Autour du Crucifix porté par les ouvriers de l'A. C. L. I. (Associazione cattolica dei Lavoratori italiani), s'avançaient les huissiers municipaux, avec les étendards de quartiers, les Confrères du Saint-Crucifix

et les Pères Servites... ainsi qu'un groupe imposant de prélats et d'évêques, sous la présidence de S. E. Mgr Traglia, vice-gérant de Rome. Derrière, marchaient le Maire entouré des membres de son Conseil, de nombreux députés et sénateurs et une foule innombrable. »

Le lendemain, 26 mars, le Souverain Pontife vint, à St-Pierre, vénérer le Crucifix, qui avait été placé à la Confession de St-Pierre. Et il prononca un émouvant discours [1] sur l'esprit de pénitence et de réparation, opposé aux débordements d'impiété et d'immoralité dont nous sommes les témoins attristés. Après l'ostension des Reliques insignes que possède la basilique St-Pierre, le vénérable Crucifix fut rapporté à St-Marcel.

Autre jour mémorable : celui de Pâques, marqué par la messe papale à St-Pierre et la bénédiction donnée par Pie XII *urbi et orbi*, de la Loggia de la façade de la basilique.

Grâce à un heureux concours de circonstances, il nous fut donné de nous trouver à l'un des plus beaux postes d'observation que l'on pût rêver. De là, le regard plongeait d'une part sur l'intérieur de l'immense basilique, où se pressaient 50.000 fidèles, et sur l'extérieur, c'est-à-dire sur la place St-Pierre, que la nouvelle avenue *della Conciliazione* prolonge désormais jusqu'au Château Saint-Ange, et où une foule évaluée à 500.000 personnes s'unissait de cœur à la cérémonie. Le spectacle de St-Pierre, illuminé de milliers de feux, dans le chatoiement des ors et des couleurs vives de sa coupole, de ses voûtes, de ses piliers géants, et animé par la présence d'une multitude attentive et recueillie, faisait monter invinciblement à l'esprit les premiers mots de l'hymne de la Dédicace : *Cœlestis urbs Jerusalem !* C'était comme une vision du paradis. Et celui de l'immense armée des croyants, courbés, après la messe, sous la main bénissante du Pontife, achevait de produire une impression indicible autant qu'inoubliable.

Il faut avoir assisté à un tel spectale pour le comprendre. Mais il va sans dire que l'effet produit au dedans des âmes, le flot des grâces invisibles déversées par le Christ sur son peuple, en de telles manifestations de foi et d'amour, l'emporte infiniment sur les déploiements extérieurs, si glorieux qu'ils soient.

## VIII

Descendons de ces hauteurs, pour suivre nos Revues en des sujets d'une tout autre nature. Dans la revue *Rapports France-Etats-Unis*, un article signé James Donnadieu nous parle de *Jean Monnet, Commissaire général au plan de Modernisation et d'Equipement de la France.*

« Jean Monnet, nous dit-on, appartient à la lignée des « Grands Commis » dont la France tira orgueil au XVIII^e^ siècle. »

On aurait pu remonter même au XVI^e^ avec Sully et au XVII^e^ avec Colbert.

Jean Monnet naquit à Cognac, en 1888. Son père était à la tête d'une firme de « fine champagne ». Il fit voyager son fils de bonne heure. L'Egypte, puis l'Angleterre, le Canada, les Etats-Unis furent visités par le jeune homme, au compte des intérêts paternels. La première guerre mondiale le trouva militairement en position de réforme, et civilement attaché au ministère du Commerce, où Clémentel, ami de la famille, l'avait fait entrer. Il fut envoyé en mission en Angleterre. Clemenceau, arrivant au pouvoir en 1917, faillit lui fendre l'oreille, puis, tout considéré, lui renouvela ses pouvoirs sous une forme plus étendue. La guerre finie, Jean Monnet fut désigné à la fois par Clemenceau et par Lloyd George, tombés d'accord par extraordinaire sur ce point, pour le poste de Secrétaire général adjoint de la nouvelle Société des Nations. Il était dès cette époque l'expert le plus réputé des questions économiques et financières. C'est en cette qualité qu'il participa à la première restauration financière de l'après-guerre : celle de l'Autriche.

Après avoir repris en main, pour deux ans, la firme paternelle et l'avoir remise à flot, il devient « grand banquier international », travaille à la stabilisation de la monnaie en Pologne, en Roumanie, puis à la liquidation du trust des allumettes, en Suède, après le krach retentissant de Kreuger. En 1933, il est en Chine, où il procède à une étude sur le développement industriel du pays.

Mais les événements se précipitent. En septembre 1939, Monnet devient président du Comité de coordination de l'effort de guerre anglo-français. Aux jours sombres de 1940, il s'envole vers Londres. Il possède un tel renom d'autorité, de compétence, de loyauté, que Churchill le nomme membre de la Commission d'achats anglaise à Washington. Il prend, au Conseil anglo-américain des fabrications de guerre, une part active au gigantesque « Programme de la Victoire ». Enfin, il lui fut donné de participer au relèvement et à la libération de la France. Il fut Conseiller économique du général Giraud, membre du Comité français de Libération, et fut nommé par de Gaulle commissaire au Ravitaillement, à l'Armement, à la Reconstruction. Une fois la victoire obtenue,

« il restait à relever la France. Jean Monnet présenta au Gouvernement un plan audacieux, sans précédent dans l'histoire du pays, depuis Colbert. « Rien ne sert, dit-il, de reconstruire si l'on ne modernise pas. Il faut augmenter la productivité de notre pays et le mettre au niveau des nations les plus évoluées. »

Son appel est entendu. Un décret du 3 janvier 1946 créait un Commissariat général au Plan de Modernisation et d'Equipement. La direction de ce commissariat lui fut confiée.

On nous a beaucoup parlé des plans « quinquennaux » en Russie ou ailleurs. Jean Monnet a donné à la France son « plan quinquennal ». Il l'a dressé à la suite d'une enquête serrée auprès des hommes les plus qualifiés de l'administration, de l'agriculture, de l'industrie, des travaux publics, des ouvriers eux-mêmes. Et le plan, en exécution depuis trois ans, fut adopté par le Gouvernement au début de 1947. Son déroulement fut puissamment favorisé par l'aide Marshall, depuis 1948.

« Grâce aux efforts que le plan Monnet a suscités ou coordonnés, la production nationale a retrouvé, quatre ans après la Libération, son plus haut niveau d'avant-guerre, ce qui a permis le retour à la stabilité monétaire, à la fois sans contrainte excessive et sans crise de chômage. Toutes les grandes opérations d'investissement sont maintenant engagées et les plus lourdes en sont à la moitié de leur réalisation. »

[1] Texte intégral, dans *Documentation catholique* du 9 avril 1950.

Il suffit, pense-t-on, de les mener à bonne fin pour qu'en 1952, à l'expiration du plan Marshall, la France ait les moyens d'équilibrer son économie par ses propres forces et même de relever son niveau de vie.

Comme jadis Colbert, Jean Monnet ne semble vivre que pour sa tâche. Chaque soir, en quittant ses bureaux de la rue Martignac, à Paris, il trouve son unique plaisir au sein de sa famille, auprès de sa femme, d'origine italienne, et de ses deux filles, dans un cottage des environs de la capitale, entre Montfort - l'Amaury et Pontchartrain. Cet homme, né à Cognac, déteste les cocktails à la mode, nous dit-on, et sa plus grande distraction est de faire de longues promenades solitaires dans les bois, pour méditer aux tâches passées et futures !

## IX

Il est peu de réalisations qui montrent mieux la continuité séculaire de l'effort français, sous l'impulsion de ces « grands commis » que nous venons d'évoquer, comme le desséchement du *marais Vernier*, qui est justement l'un des innombrables articles du plan Monnet. Sous ce titre : *Il n'y a plus de Marais Vernier*, dans la même Revue, Charles Reber nous raconte l'histoire de ce projet, qui remonte à Henri IV. Voici du reste la plaque qui vient d'être apposée sur le petit bâtiment qui commande la vanne d'évacuation des eaux de l'ancien marais :

« Les 2.200 hectares du Marais Vernier, endigués par Humfroy Bradley, sur ordre de Sully, en 1607, ont été assainis, défrichés et mis en culture, par le Syndicat du Marais Vernier et l'Association Syndicale de la Crevasse, avec le concours du Ministère de l'Agriculture et grâce à l'aide généreuse de l'E.R.P. fournie par les Etats-Unis d'Amérique, janvier 1950. »

Le marais Vernier se trouve au voisinage de Sainte-Opportune, dans la vallée « reptilienne » de la Seine. Avant l'opération qui vient d'être menée à bonne fin, c'était une vaste étendue désertique et désolée, abandonnée aux eaux et à la boue.

« Partout, à perte de vue, ce n'étaient que vieux troncs d'arbre, aux allures fantasmagoriques, s'enfonçant dans la tourbe noire, que roseaux et lichens pourrissant dans la vase et que « têtes de chiens » spongieuses, que les paysans pauvres récoltaient pour faire à leurs bêtes de mauvaises litières humides. Et partout aussi, à certaines époques de l'année, les moustiques pullulaient avec leur cortège de maladies. »

Quelque chose donc comme les « marais Pontins » d'Italie. Naturellement, le marais Vernier avait aussi ses légendes, ses fantômes, ses drames obscurs et mystérieux. C'est, paraît-il, autour de ce marais, que Guillaume-le-Conquérant, en 1066, rassembla ses troupes, et c'est à Pont-d'Eau-de-Mer, devenu Pont-Audemer, qu'il les embarqua pour faire la conquête de l'Angleterre.

Quand il fut question de s'attaquer à ce marais, les habitants du pays furent sceptiques :

« Il y a toujours eu un marais Vernier et il y en aura toujours un, répétaient-ils. On ne va pas se ruiner dans une telle entreprise. »

Et les plus érudits de rappeler les essais déjà tentés sans résultat. C'était au temps de la « poule au pot » que la légende attribue à Henri IV. En avril 1599, il rendit un décret ordonnant l'assèchement de tous les marais de France et de Navarre. Sully était chargé de l'exécution, en qualité de Grand-Voyer de France et de ministre des Finances. Il délégua une partie de ses pouvoirs à Conrad Gaussen, négociant flamand, habitant Bordeaux. Gaussen fit appel à son tour à un « spécialiste » hollandais, Humfroy Bradley.

« C'est un personnage fort expérimenté, disait le roi, et entendu au desséchement et diguage des terres inondées. »

Bradley vint donc au marais Vernier. Il y creusa un canal et construisit une digue qui a gardé le nom de « digue des Hollandais ». Il s'agissait par là de protéger la région contre les crues de la Seine, qui périodiquement venaient remettre sous les eaux la vaste étendue du marais.

Survint le drame du 14 mai 1610. Le couteau de Ravaillac ne frappait pas seulement le roi, mais la France elle-même, tombée en régence, et Sully bientôt éloigné du pouvoir. L'entreprise du marais Vernier fut abandonnée.

Au XVIII^e^ siècle, les moines de Jumièges, propriétaires du marais, essayèrent, à leur tour, d'assainir la région et de la mettre en culture. Ils échouèrent par insuffisance de moyens. Les crues du fleuve, que l'on n'avait pu dompter, revinrent à l'assaut et le marais reprit son air de désolation.

Mais rien de tout cela ne devait décourager M. Flichy, l'ingénieur chargé de renouveler l'entreprise, à l'aide des moyens actuels. Il avait continué et mené à bonne fin l'assèchement des marais de Bordeaux, commencé par ce même Gaussen, que nous avons nommé plus haut. Il voulut donc achever l'œuvre de Bradley. Ce ne fut pas sans peine qu'il convainquit les notables du pays. Il fonda en premier lieu la « Société Tourbière et Agricole du Marais de Vernier », qui acheta 250 hectares de marais pour commencer. Les communes avoisinantes lui confièrent 250 autres hectares dont elles ne savaient que faire. M. Flichy s'inspira des méthodes employées en Amérique pour assécher et défricher l'immense vallée du Tennessee. Enfin, le syndicat des propriétaires de terrains du marais Vernier, fondé, sur l'initiative de Louis-Philippe, en 1847, délégua ses pouvoirs à M. Flichy, le 19 juillet 1947, exactement cent ans après sa fondation.

Les travaux, encouragés et favorisés par le directeur du Génie rural, commencèrent sans retard. Grâce au plan Marshall, on obtint de puissantes machines américaines. Une « dessoucheuse » arrache de sa dent unique les troncs d'arbre et toutes leurs racines, d'un seul coup. On en montre qui ont plus de 300 ans ; la grande machine que tire un puissant tracteur n'en fait qu'une bouchée. Il s'agit ainsi d'arracher des milliers d'arbres. Il s'agit aussi de brasser l'épaisse vase du marais. Une « fraise » géante, marchant à 300 tours à la minute, la remue, creusant derrière elle des sillons de terre brune d'une fertilité incroyable.

On a commencé par planter 15 hectares de colza et obtenu une récolte double ou triple de ce que l'on peut avoir ailleurs. La deuxième tranche de 200 hectares est mise en culture, cette année. Une troisième tranche de 150 hectares sera entreprise à l'automne. On calcule que d'ici deux ans, les

2.200 hectares auront été récupérés. On a creusé, pour assurer l'assèchement, 30 km de canaux. L'unique grand canal primitif, celui de St-Aubin, qui avait 4 mètres de largeur en a actuellement 14. Il est nécessaire en effet de conserver de l'eau pour les périodes sèches, tout en assurant l'écoulement des eaux en temps de crue. Autrefois, le marais était complètement inondé de 4 à 6 mois par an.

« Nous estimons, dit M. Flichy, que les terres récupérées rapporteront en moyenne 100.000 francs de chiffre d'affaires par hectare. »

Cela ferait donc 220 millions par an. On compte établir, au centre du marais, une « ferme américaine modèle », qui ne comprendra pas moins de neuf bâtiments, avec 60 à 80 vaches, pour commencer. Les étables auront le dernier confort. Une station de trayage électrique sera aménagée, avec camion de trayage circulant dans les champs dans la période d'été.

Conclusion du vieux garde-chasse :

« Eh bien ! maintenant j'aurai au moins quelque chose à garder. Il y avait 103 ans que mes prédécesseurs et moi perdions notre temps à contempler les poules d'eau. »

Ajoutons qu'il reste environ 50.000 hectares à assainir « Entre-Deux-Mers », en Bordelais ! Encore un beau travail pour M. Flichy et ses adjoints ! Et tout cela n'est qu'un à-côté du plan Monnet et du plan Marshall.

X

La seule mention de Bordeaux et spécialement de l'Entre-Deux-Mers, évoque la pensée des bons crus du Bordelais. Que penser du vin, du bon, cela va sans dire ? Est-il bienfaisant ou nocif à la santé de l'homme ? Depuis 3.000 ans au moins, le psalmiste a répondu en disant :

Il tire le pain du sein de la terre
et le vin qui réjouit le cœur de l'homme !
(Ps. CIII, 15).

Les médecins, paraît-il, sont divisés sur ce point. Le professeur Charles Richet, l'une des sommités de la médecine française, traite de ce sujet, dans la *Revue... des Deux-mondes* du 1er avril 1950. Et il résume dès l'abord l'opinion commune, en disant du vin : « *A petites doses il est bienfaisant, son abus est terriblement nocif.* »

A vrai dire, on s'en doutait un peu ; mais écoutons la Faculté. C. Richet rappelle d'abord que « le vin est tout autre chose qu'un mélange d'alcool et d'eau ». Certains vins sont riches en sucre, d'autres riches en tanin. Le vin contient, en outre, certaines vitamines, un grand nombre de sels organiques et minéraux ; il est doué de propriétés antiseptiques ; un bon verre de Graves ou de Barsac peut immuniser contre le bacille d'Eberth (typhoïde) contenu dans certaines huîtres. Un bon vin rouge diminue la toxicité du gibier trop faisandé.

Il est vrai que ce n'est pas surtout pour ces avantages que nous aimons un bon vin, mais avant tout, parce qu'il est bon, parce qu'il possède tel « fumet », tel parfum de terroir.

Quelle est cependant sa valeur alimentaire ? L'alcool qu'il contient est avant tout *calorigène*, il réchauffe, il aide à maintenir notre équilibre thermique. En hiver, par temps de grippe, un bon verre de vin chaud est un préservatif précieux. Mais le vin, contrairement à ce que l'on croit, est *antidynamogène*. Cet adjectif barbare veut dire que l'alcool « donne un coup de fouet », lorsqu'on vient de le prendre, mais qu'il « coupe les jambes » au bout d'un moment.

« Le travail mesuré à l'ergographe, après une pointe rapide et très courte, diminue rapidement, autrement dit la courbe de la fatigue est plus rapide, donc apparaît plus vite que chez le sujet abstinent. »

L'alcool fournit par conséquent de l'énergie thermique, mais qui ne peut être employée sous forme d'énergie dynamique. Ch. Richet se montre toutefois résolument partisan du vin.

« De façon moins pédante, écrit-il, précisons l'utilité du vin. Remarquons d'abord que neuf Français adultes sur dix en éprouvent le besoin. Il est trop facile de dire : « Ce besoin est factice : nous sommes victimes d'une illusion », mais si relativement peu de personnes, en dehors des pays latin, boivent du vin, les nordiques prennent des alcools, du cidre, ou de la bière, les Asiatiques de l'eau-de-vie de riz, les Africains du vin de palme, etc., si bien que 50 % de la population mondiale font usage de boissons alcooliques. »

Pourquoi cela ? C'est que les hommes ont reconnu en général qu'un peu de vin ou d'alcool procure une sensation de bien-être. « Le travail est plus aisé, dit Ch. Richet, le caractère s'améliore. »

« En résumé, *l'adulte en bonne santé a intérêt à boire une certaine quantité de vin.* Il s'en trouvera mieux, croyons-nous, que s'il se contente d'eau claire. »

Mais puisqu'il s'agit d'un dosage, il faut bien se pencher sur le problème de la quantité... la qualité étant hors de question.

« L'observation montre, écrit notre auteur, que, pour un ouvrier manuel, la dose d'un litre de vin à 10-12 degrés, répartie entre les deux principaux repas, est suffisante. Si le travail est très dur — celui du moissonneur ou du débardeur par exemple — on peut tolérer la dose de un litre et demi réparti en trois prises. Cette dose est supérieure à celle que nous conseillons au travailleur moyen. »

Pour le travailleur intellectuel, « cette dose d'un litre nous paraît trop élevée. Un demi-litre par jour, réparti entre les deux repas, est très largement suffisant. Si le vin est généreux, c'est-à-dire s'il stimule l'esprit plus que le vin ordinaire, et contient davantage d'alcool, mieux vaut rester en deçà. »

La ration ici indiquée s'impose par ailleurs à beaucoup pour une autre raison : les possibilités limitées d'un budget difficile à boucler !

Considérons maintenant les dangers de l'abus du vin. On nous assure que ces dangers sont surtout sensibles et graves chez les conducteurs d'automobiles. Attention ! à partir de 60 centilitres — vous avez bien lu : 60, c'est-à-dire à peine plus d'un demi-litre — de vin à 10°, l'automobiliste, qui doit prendre le volant tout de suite après le repas entre dans une zone dangereuse, pour lui-même d'abord, ce qui est déjà regrettable, mais aussi pour ceux qu'il transporte, ce qui est infiniment plus sérieux ! Dans beaucoup de pays, en cas d'accident d'auto, on commence par faire l'analyse du sang du chauffeur, cause de l'accident. Si l'on trouve dans son sang plus d'un gramme d'alcool par litre de sang, il est présumé coupable ! Cependant, la dose nocive n'est pas la même chez tous. On raconte qu'un

cocher se présenta chez le baron de R... pour se faire engager :

« Buvez-vous ? demanda le maître.
— Oh ! Monsieur le baron, répondit l'autre avec à propos, à un cocher on ne demande pas s'il boit, on demande s'il supporte la boisson. »

Si l'on entre un peu dans le détail, Ch. Richet nous déclare que « jusqu'à 14 ans, il n'y a aucun intérêt à ce que l'enfant boive du vin. »

« Nous ne pouvons admettre, dit-il, que l'enfant boive du vin à partir de trois ans, même étendu d'eau.»

La femme, surtout si elle est enceinte, doit absorber un tiers de moins que l'adulte. Le vieillard bien portant et qui ne travaille pas, ne doit pas dépasser 30 centilitres par jour de vin à 10 ou 12°. « Nous lui conseillons donc de prendre cette dose faible et quotidienne de vin loyal ». C'est sans doute dans ces conditions que le proverbe dit que « le vin est le lait des vieillards ».

« Nous ne proscrivons ni le cognac, ni le rhum, dit Ch. Richet, pourvu que celui-ci ne soit pas trop travaillé, c'est-à-dire frelaté. »

Naturellement, il ne faut pas en prendre coup sur coup deux ou trois verres, sous prétexte qu'ils sont petits.

« Mais si l'adulte, mettons le travailleur intellectuel, ne prend à chaque repas que 10 à 12 centilitres de vin, soit la valeur de deux verres à bordeaux, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il y ajoute un centilitre de bon cognac ou de rhum nature. Ce n'est pas encore de l'alcoolisme. »

Dans les états de choc ou d'adynamie, traumatiques ou infectieux, le cognac, le rhum et surtout le champagne sec et glacé, sont de précieux « remontants ».

« De même, au début des grippes saisonnières ou épidémiques, nous sommes persuadés que le grog fort et chaud est plus utile que nocif. »

L'aspirine et la quinine aussi sont des poisons. A choisir, on aimera mieux ce poison délicieux qu'est un bon grog ! Au cours d'une convalescence, un bon Bordeaux ayant de la bouteille est à recommander. Le vin blanc est un puissant diurétique en général. En cas de diarrhée, le vin rouge riche en tanin est indiqué. Aux diabétiques, on peut conseiller les vins non sucrés et un petit verre de cognac après chaque repas.

Weissenbach, Lièvre et Gilbert-Dreyfus exagéraient à peine en écrivant : « Le vin est le pain des diabétiques ». En tant que diabétique, il ne peut brûler son sucre. Fournissons-lui donc, mais sans excès, de l'alcool qui est calorigène. »

Les tuberculeux — non alcooliques auparavant et sans hémoptysie ni troubles hépatiques — auraient avantage à prendre un demi-litre par jour de Bordeaux rouge et vieux. Dans l'obésité, sauf hypertension, une dose faible de vin n'est pas contre-indiquée. Les goutteux ne doivent éviter que le Bourgogne rouge, le Champagne et les Côtes-du-Rhône. Nous y joindrions le Beaujolais. Mais le vin à faible dose est utile aux rhumatisants chroniques.

« Les psychasthéniques se trouvent bien de boire du vin — pourvu qu'il soit bon — (notons la parenthèse), à chaque repas. »

En revanche pas de vin chez les hypertendus, les artérioscléreux, les épileptiques, les excités, les migraineux, les cardiaques et les malades à troubles rénaux ou atteints de cirrhose. Il est également nocif chez les hyperchlorydriques — ceux qui ont des aigreurs d'estomac — ou l'ulcère de l'estomac. Le vin est utile dans l'hypo et l'anachlorhydrie.

Ce que Ch. Richet remarque avec beaucoup de raison, c'est que l'action du vin ne doit pas être considérée uniquement du point de vue physique. Il faut regarder aussi le moral. On a pu dire que c'est le vin qui a gagné la guerre de 14-18. Le pieux Pape X estimait qu'il n'y a pas de bon repas sans vin.

« La gaîté, la joie de vivre que développe l'usage modéré du vin ne sont-ils pas des éléments indispensables pour notre hygiène morale et notre confort intellectuel ? Une minute après le premier verre de Champagne, d'Anjou, de Sauterne ou de Bourgogne, sans qu'aucune intoxication soit décelable, les soucis se dissipent. »

« Le vin, se demande Ch. Richet, n'a-t-il pas forgé notre race ? »

Est-ce un hasard qu'un pays de vin exquis tel que le Bourgogne ait donné naissance à saint Bernard, à Bossuet et à Lacordaire, c'est-à-dire aux trois plus grands orateurs religieux de notre histoire ?

« Donc, dans le vin, il y a quelque chose de mieux que des calories, que des sensations gustatives et même que la joie de vivre. »

Arrêtons-là notre analyse et nos citations de l'article du professeur Richet. Il s'étend longuement ensuite sur les méfaits de l'alcoolisme, et tonne contre l'abus du « calvados » ou du « pastis ».

Sa conclusion est la suivante :

« *Nous sommes amis du vin* — c'est lui qui souligne — nous tenons à le rester car, à doses modérées, il est psychologiquement et médicalement utile. »

Il y a quelque 2000 ans, l'*Ecclésiastique* disait exactement la même chose.

« Ne fais pas le brave avec le vin
car le vin en a fait périr beaucoup.
La fournaise éprouve l'acier quand on le trempe,
de même le vin éprouve les cœurs...
Le vin est comme la vie pour l'homme,
si tu le bois dans sa juste mesure.
Quelle vie a celui qui manque de vin ?
Et certes le vin a été fait pour réjouir les hommes.
Allégresse du cœur et joie de l'âme,
tel est le vin pris à temps, dans une juste mesure.
Amertume de l'âme est le vin bu en abondance,
alors qu'on est excité et qu'on se dispute.
L'ivresse échauffe la fureur de l'insensé et le fait tomber :
elle diminue les forces et amène des blessures. »

(Eccli., XXXI, 25-30, traduction Crampon)

N'oublions pas enfin que le Christ a consacré, dans toute la force de ce mot, le vin, en le changeant en son Sang.

Tout cela ne confirme-t-il pas l'enseignement du professeur Ch. Richet ?

## XI

Dans la *Vie intellectuelle* de janvier 1950, un laïc, M. J. Lonchampt, nous donne ses impressions de pieux fidèle, sous le titre suivant : « *Une expé-*

*rience lyonnaise de renouveau paroissial* ». Cela se passe à la basilique si vénérable de Saint-Martin d'Ainay, à Lyon.

Le premier point noté est l'importance souveraine du *silence*. Ce n'est pas sans raison que Maurice Zundel a dit, dans son *Poème de la sainte Liturgie :* « On ne perçoit la fécondité de la messe que dans l'ouverture de tout son être et dans le recueillement de toutes ses puissances. »

« On est frappé, écrit notre auteur, à Saint-Martin d'Ainay par une impression extraordinaire de recueillement, par la qualité du silence ; les injonctions répétées du curé sont parvenues à faire arriver à l'heure la plupart des fidèles ; plus de bruit aux portes, plus de glissements précipités sur les dalles de l'église. La foule s'est massée successivement dans le chœur, dans la nef centrale, puis dans les nefs de côté ; les privilèges des chaises ont été abolis, les chrétiens se mêlent selon leur ordre d'arrivée et ce n'est déjà plus une foule, mais une assistance dont l'objet est l'autel. »

Il n'y a pas de loueuse de chaises, percevant le prix des sièges, au cours de l'office, pas davantage de bedeau ni de suisse. La quête n'est pas supprimée, cela va sans dire. Mais pour parler comme notre article, « cet acte nécessaire mais grossier » est expédié ou « liquidé », en quelques minutes par 5 ou 6 quêteurs silencieux. On rappelle de temps à autre aux fidèles que cette quête est « le support matériel de l'offrande eucharistique ».

L'orgue n'est plus utilisé en marge et pour lui-même. Il est subordonné à l'office et son usage limité à l'accompagnement des chants liturgiques. On ne lui permet en outre que les « entrées » et les « sorties » des grand'messes solennelles. Les chants profanes — et je pense qu'on entend par là les cantiques en langue vulgaire — sont proscrits.

« Quant au chant grégorien, sa grandeur est d'être l'émanation d'un peuple et de ne faire qu'un avec cette prière. »

Particulière attention est donnée aux gestes et mouvements des enfants de chœur, qui sont les représentants des fidèles et, à ce titre, doivent, par la lenteur et la dignité de leur marche, donner l'impression de la majesté du Corps mystique du Christ en prière. A tout prix, il faut éviter que leur dissipation ou leur nonchalance ne trahissent la grandeur de leur fonction et ne donnent de fâcheuses « distractions » aux assistants.

Tout cela cependant n'est encore que l'extérieur. Il s'agit ensuite et surtout de faire participer les fidèles au mystère incomparable de la sainte messe. Dans les paroisses comme Ainay, qui ont le bonheur de posséder plusieurs prêtres, il est aisé d'en déléguer un aux explications liturgiques du haut de la chaire ou du milieu de la nef principale. Là où il n'y a pas d'autre prêtre que le célébrant, force est bien de recourir à l'un ou l'une des assistants. Quand tout le monde comprenait le latin, cela n'était pas nécessaire, mais aujourd'hui, il faut tenir compte 1° de ceux qui ignorent le latin, et c'est l'immense majorité ; 2° de ceux qui n'ont pas de livre de messe, et c'est heureusement la minorité ou doit tendre à le devenir ; 3° de ceux pour qui la parole a plus de poids qu'une lecture personnelle, et il y en a beaucoup dans ce cas.

Que devient, dans la ligne réformatrice dont nous parlons, le sermon, cette partie traditionnelle et indispensable de l'office ? Citons textuellement :

« Dernière instruction : le sermon. A St-Martin d'Ainay, chaque « office de la semaine » tout d'abord est commenté en quelques mots ; ce ne sont plus des « petites annonces », mais des « rendez-vous spirituels » avec des remarques sur l'usage qu'il convient d'en faire; puis des remarques sur la vie de la paroisse et sur les efforts à réaliser ; enfin, le sermon. Il *doit* être efficace et dépasse rarement dix minutes. Le ton est adapté à notre temps : plus de grandes échappées lyriques à la Fénélon ou de commentaires délavés où l'Evangile s'affadit et disparaît : une conversation, une prise de conscience en commun où sans cesse intervient le dialogue du ciel à la terre, une parole incarnée : le rapport direct de l'évangile, de l'épître ou de quelque événement spirituel avec la vie de tous les jours et la vie de notre âme. Et surtout des variations sur ce thème devenu inhabituel que notre amour pour Dieu n'est que la réponse à l'amour de Dieu pour nous. »

Ces lignes semblent résumer assez bien les tendances actuelles en matière de prédication, au moins pour le sermon incorporé à la célébration de la messe. Il y a, croyons-nous, grand intérêt à ce que le sermon de la messe entre dans la messe elle-même, en en soulignant les textes liturgiques principaux.

Après le sermon et le *Credo*, commence la partie la plus importante du sacrifice, ou plutôt le sacrifice lui-même. A Ainay, l'assistance continue à être dirigée, unifiée, inspirée par le prêtre resté en chaire. Quelques mots, seulement, de temps à autre, à mesure que se déroule le drame sacré : incitations à l'offrande de soi et de toute l'Eglise, à l'adoration, à la consécration, à l'union des âmes. Il s'agit de se tenir tout proche du Christ, immolé sur l'autel, offert à nos désirs d'union. Tout se résume en ces paroles ardentes : *per Ipsum et cum Ipso et in Ipso...*, qui ne s'appliquent pas seulement à la messe, mais à la vie chrétienne toute entière.

Le grand bienfait que nous retirons actuellement de l'insistance des théologiens sur l'idée et la doctrine du Corps mystique est précisément ce sens de l'unité vivante et de la plénitude de vie commune en Jésus-Christ, l'Homme universel !

C'est dans cet esprit que le rite de la communion par lequel s'achève le sacrifice prend toute sa signification. On se souvient des belles formules de la *Doctrine des Douze Apôtres*, sur ce point et des admirables effusions de saint Ignace d'Antioche. Un certain individualisme qui s'était insinué dans l'Eglise avait un peu fait oublier parmi nous cette tradition de la toute primitive Eglise, si bien indiquée dans ce mot des Actes : « *La multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme* » (Actes, IV, 32).

Notre article atteste qu'il se produit quelque chose de tout à fait identique, de nos jours, en ces messes bien préparées et suivies :

« En ces matins, où l'assistance est nombreuse — en semaine — je crois vraiment que le souffle de la charité passe, qu'il y a entre tous ces chrétiens qui communient une fraternité ressentie, un élan qui pousse les uns vers les autres. Alors le Christ est réellement parmi eux, selon sa promesse, et il les réunit en Lui. »

Un résultat de cette intensification de la vie communautaire et de la piété est le développement de l'action catholique dans la paroisse, non

plus sous forme, pour ainsi dire, administrative, mais « comme une émanation de cette vie spirituelle, sous le souffle de la véritable charité ».

On ne saurait trop approuver un tel mouvement de piété liturgique. Le seul danger à redouter est celui qui guette, hélas ! toutes les activités humaines : l'ossification, le convenu, le passage insensible de la spiritualité vivante à une routine qui continuerait les mêmes gestes, redirait les mêmes formules, en les vidant de leur âme !

XII

La publication régulière des Tracts du Dr Gorce nous invite à les traiter comme une Revue. Nous signalerons donc sommairement les deux derniers tracts de la collection, les nos XXI et XXII [2].

Le premier, signé Gorce, est consacré à un austère et grand sujet : *Le Grand Siècle devant la Mort* (février 1950). Nous y voyons défiler devant nous les personnages les plus illustres du siècle, à commencer par Louis XIV en personne et, par de nombreux textes bien choisis et adroitement commentés, on nous fait voir le sérieux avec lequel une génération croyante savait envisager le problème capital de la mort et de l'au-delà.

Le second tract (mars 1950), est signé Jean Imbert et il a pour titre : *Sa Sainteté Pie XII*. Il vient particulièrement à son heure, en cette année sainte, où le Père commun des fidèles se dépense d'une façon si émouvante pour le bien des âmes. L'auteur nous retrace rapidement, en 30 pages, la carrière toute droite de celui qui fut Eugenio Pacelli, avant de devenir le pape Pie XII. Il a été étroitement mêlé à tous les grands événements du siècle. Il a souffert — on pourrait presque dire, physiquement — de toutes les épreuves infligées à l'Eglise, de la part du « totalitarisme », celui du fascisme et celui, bien plus redoutable encore du marxisme communiste et athée !

L. Cristiani.

## LITURGIE

Q. — Quand l'évêque, assisté d'un chapelain, dit une messe basse devant un assez grand nombre de fidèles (v. g. un matin de confirmation), ou devant une communauté religieuse :

1° Peut-il prendre la mitre, pour se laver les mains après l'offertoire et après les ablutions ?

2° A la fin de la messe, peut-il prendre mitre et crosse, pour donner sa bénédiction ?

3° Peut-il chanter cette bénédiction ?

4° Le prêtre qui lui sert de chapelain doit-il ou peut-il avoir l'étole, et, sans cela, découvrir le calice après la consécration, ouvrir le tabernacle, en retirer le ciboire, etc. ?

R. — Ad I et II. — Quand l'évêque célèbre une *messe basse ordinaire*, pour laquelle il n'a pas à revêtir d'autres ornements que ceux qui sont prescrits à un simple prêtre, il ne peut à aucun moment y faire usage de la mitre (ou de la barrette [1]) ni de la crosse [2] : « In fine missæ [privatæ] episcopus celebrans dabit benedictionem more episcopali, dicens : *Sit nomen Domini benedictum, etc.*, sed non utitur in ea baculo nec mitra... » (Cérém. des év., l. I, c. xxix, n. 11).

« Utrum iidem episcopi [sive diœcesani sive titulares], dum lavant manus infra missam privatam, tegere possint caput bireto, et mitram gestare in eadem missa dum populo trinam benedictionem impertiunt ? » — Resp. : « Negative in omnibus ». (S.R.C., 20 juin 1899, n. 4035, ad 3).

Que l'affluence des fidèles soit plus ou moins considérable, cela ne change évidemment rien au caractère de la messe basse de l'évêque : même alors, celle-ci demeure une messe privée, et, par conséquent, les prohibitions mentionnées doivent y être observées [3].

Ad III. — A la messe basse d'un évêque, fût-elle célébrée dans quelque circonstance extraordinaire, le chant n'est pas plus admissible pour la bénédiction finale qu'il ne le serait v. g. pour la préface ou pour le *Pater*. En réalité, la bénédiction épiscopale ne diffère alors de celle d'un simple prêtre qu'en ce qu'elle comporte le verset introductif : *Sit nomen Domini, etc.*, puis un triple signe de croix.

Ad IV. — Non seulement le prêtre ou le diacre qui, à la messe basse d'un évêque, remplit l'office de chapelain, n'est pas obligé d'avoir une étole, mais il ne saurait, sans contrevenir aux rubriques et aux décrets, en porter une, fût-ce seulement depuis le moment de la consécration jusqu'après la communion (cf. S. R. C., n. 2741, ad 1 et 2 ; n. 3367).

Si le chapelain est dans les ordres sacrés, il doit : à l'offertoire, présenter la patène à l'évêque, puis le calice, après l'avoir préparé ; couvrir et découvrir le calice chaque fois que c'est nécessaire ; essuyer la patène vers les derniers mots du *Pater*, et la présenter à l'évêque ; la tenir sous le menton des communiants ; purifier le calice après les ablutions (cf. Cérém. des év., l. I, c. xxix, n. 5, et les auteurs). Rien de cela ne serait permis à un simple clerc (cf. S.R.C., n. 4181, iv) [4].

Le chapelain n'a pas besoin d'étole pour ouvrir et refermer la porte du tabernacle ; mais il n'y pourrait prendre le ciboire qu'à la condition d'être prêtre ou diacre et de s'être mis une étole au moment voulu.

[2] Editions du Cèdre, 13, rue Mazarine, Paris, 30 fr. l'unité.

[1] L'évêque ne se couvre de la barrette que pour se laver les mains avant de revêtir les ornements.

[2] Par contre, à certaines messes basses célébrées dans les *circonstances extraordinaires* — v. g. à la messe de collation d'un ou de plusieurs ordres majeurs, à la messe de consécration d'un évêque, etc. — pour lesquelles l'évêque célébrant doit être paré comme pour la messe pontificale solennelle, le port de la mitre et de la crosse est obligatoire.

[3] Si, ayant à conférer seulement la tonsure et les ordres mineurs, l'évêque y procédait durant sa messe basse — ce qui, du reste, n'est pas indiqué (cf. Hægy, *Cérémonial des Ordinations*, n. 291) — il prendrait la mitre pour les cérémonies de l'Ordination elle-même, mais non à d'autres moments de sa messe (cf. *ibid.*, n. 297).

[4] Un chapelain n'ayant reçu que la tonsure ou les ordres mineurs pourrait seulement prendre à la crédence, au moment de l'offertoire, le calice voilé et le porter ainsi à l'autel ; puis, après les ablutions et la purification du calice par l'évêque lui-même, le disposer comme au commencement et le reporter à la crédence (cf. *decr. cit.*, n. 4181, V et VI).

Q. — A la fête de S. Silvère, faut-il lire l'épître de la messe *Si diligis*, ou le passage de S. Jude qui se trouve dans le missel à la fête de ce S. Pontife ? Cette épître n'a pas été indiquée comme « propre », au début. L'a-t-on indiquée depuis ? Um ordo en 1945 portait *Si diligis* CUM EP. PR.

R. — Dans les indications pratiques qui accompagnaient la messe des Souverains Pontifes instituée par le décret du 9 janvier 1942, la S. C. des Rites a précisé (n° 2, *l*) que pour S. Silvère on devait désormais prendre purement et simplement la messe *Si diligis me*. Cette note avait pour but de supprimer l'épître « *Memores estote* », jusqu'ici assignée à cette fête (tout comme ont été supprimées les épîtres de S. Anicet, 17 avril — des SS. Sotère et Caïus, 22 avril — de S. Etienne, 2 août...).

Si la S. C. avait voulu maintenir pour S. Silvère l'épître dont il jouissait, elle n'aurait pas manqué de le signaler, comme elle l'a fait pour les messes dont elle entendait conserver certaines parties propres. Or, un seul, S. Clément (23 novembre) a gardé son épître (à cause sans doute de l'allusion du dernier verset).

En conséquence, pour S. Silvère on doit prendre l'épître « *Seniores* ». Nous ne connaissons aucun décret ayant rétabli l'épître qui lui était attribuée avant le 9 janvier 1942.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus Bibliographiques

Oksana KASENKINA. — **Plutôt la mort que l'U. R. S. S.** — In-8 de 328 p., 420 f. — Paris, Ghilde Française des Lettres, 15, rue Cassette-6e.

Il y a un peu plus d'un an, Mme Kasenkina se précipitait du 4e étage dans la cour du consulat soviétique de New-York, pour éviter d'être rapatriée en Russie. L'affaire fit alors grand bruit dans la presse mondiale. Soignée dans un hôpital américain et ramenée à la vie, l'héroïne de cette tentative de suicide raconte maintenant comment elle fut amenée à ce « saut libérateur ».

Ukrainienne de naissance, elle appartenait à une famille d'ouvriers aisés que le bolchévisme ruina. De fortes études lui permirent de gagner sa vie en Russie en occupant différents postes, non pas précisément d'institutrice au sens français du mot, mais plutôt de professeur d'enseignement secondaire. Elle connut toute l'horreur des « purges » périodiques, y perdit son mari, tandis que sa fille mourait d'inanition et que son fils était porté manquant à la suite d'une attaque sanglante contre les Allemands parvenus aux portes de Moscou. Désignée pour enseigner à New-York les grands élèves de la colonie soviétique de cette ville, elle échappa au rapatriement en se réfugiant chez les Russes Blancs. Mais décontenancée par l'accueil qu'elle y reçut, travaillée en même temps par l'amour de sa patrie, elle se fit reprendre volontairement par le consul soviétique, le regretta immédiatement et ne trouva d'issue à sa situation désespérée que dans le geste qui faillit lui être fatal.

Cet ouvrage est un récit détaillé de son existence. C'est surtout un nouvel et accablant témoignage versé au dossier déjà si lourd des horreurs soviétiques, soit en Russie même (ch. 1-12) soit en Amérique (ch. 13-26). Un beau don d'écrivain est mis au service d'une intelligence très lucide et d'une sensibilité féminine d'une remarquable finesse. Ni grandiloquence, ni reproches, ni exagérations, mais plutôt une modération voulue dans la description des pires scènes, modération qui s'inspire d'un souci de pudeur patriotique et de dignité morale. Même au point de vue littéraire, ce livre est très attachant. Il faut lui souhaiter une diffusion très large, et dans tous les milieux, même familiaux ; car rien ne s'y trouve qui puisse choquer les âmes qui doivent être respectées.

Notons que Mme Kasenkina, orthodoxe par sa naissance et ses attaches familiales, termine son ouvrage en faisant connaître son « retour à la foi de ses ancêtres », au catholicisme « introduit dans son pays en l'année 988 de N.-S. par Wladimir-le-Grand, prince de Kiev ».

---

« Sœurs des Ecoles chrétiennes de Vorselaar ». — **Cours d'Instruction religieuse pour le deuxième degré : Deuxième partie.** — In-8 de 272 p., 90 f. belges (600 f. français). — Bibliotheca Alfonsiana, 97, rue de la Brabançonne, Louvain.

Ce livre complète celui que nous avons annoncé en 1949, p. 624. Il contient l'exposé des leçons de la deuxième, de la troisième et de la quatrième partie du catéchisme : vie chrétienne, commandements, moyens de salut.

La vie chrétienne, c'est l'étude de la grâce, des vertus et du péché. Les commandements de l'Eglise viennent compléter les commandements de Dieu. Dans les moyens de salut, la dévotion à la Sainte Vierge vient en premier lieu, mais, parmi les sacrements, l'eucharistie et la pénitence reçoivent les plus longues explications.

Les leçons de liturgie sont centrées sur la messe et la communion. Il se dégage de ce manuel un procédé de formation spirituelle s'originant à une vie intérieure intense. Non seulement les prêtres catéchistes, mais les confesseurs, pourraient y trouver un aliment substantiel pour leur ministère.

---

Chanoine A. BOYER. — **Du catéchisme vécu au catéchisme missionnaire.** — Brochure in-8 de 60 p., 80 f. — Paris, Lethielleux, 1949.

Cette brochure, la 5e de la collection « Questions de Pédagogie catéchistique », contient deux conférences où l'A. expose les thèses suivantes : 1° Pour que les enfants des familles indifférentes ou hostiles profitent des leçons de catéchisme, il est nécessaire d'y créer une ambiance qui ouvre et éclaire leur âme, d'intéresser les familles à leur formation, et d'intégrer activement de bonne heure les enfants dans la vie de la paroisse. 2° Si l'on veut obtenir leur persévérance, il faut non seulement les garantir contre la société corrompue, mais les lancer à la conquête de leur milieu.

Pages suggestives et pratiques, où l'A. utilise non moins sa connaissance hors-ligne des questions catéchistiques que son expérience vécue de l'enseignement religieux.

J. DEMOULIN. — **Christianisme de plein air.** — In-16 de 288 p. — Colmar, Editions Alsatia.

Voici un livre qui n'a pas besoin de réclame : il suffit d'en lire quelques pages et de savoir que tout est sur le même ton pour céder aussitôt à la tentation d'aller jusqu'au bout. C'est une succession à peu près ininterrompue d'anecdotes amusantes ou édifiantes, de traits d'esprit, de citations, de comparaisons inattendues, qui captivent l'attention et provoquent la gaieté quand ce n'est pas une joyeuse hilarité. « Castigat ridendo mores », c'est le cas de le dire.

L'A. a réuni dans ce volume des articles très variés écrits pour une revue populaire. Il les a placés dans